

De la présence d'un critique en salle de répétition

Marc Beaupré

Number 136 (3), 2010

L'oeuvre en chantier

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63197ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beaupré, M. (2010). De la présence d'un critique en salle de répétition. *Jeu*, (136), 112–117.

MARC BEAUPRÉ DE LA PRÉSENCE
D'UN CRITIQUE
EN SALLE DE RÉPÉTITION

Le projet a été proposé par Isabelle Mandalian, qui assurait les relations de presse pour le spectacle *Caligula (remix)* : ouvrir les portes de la salle de répétition à un critique. Voilà. Ça demandait aussitôt d'amples déclarations d'intentions. Les revoici, de part et d'autre.

D'une part, paraphrasées, sûrement diminuées, celles de Philippe Couture, journaliste pigiste pour le journal *Voir*, sur qui Isabelle et moi avons arrêté notre choix : Philippe tenait à rester à l'écart en salle de répétition, se gardant d'intervenir, ni avant, ni pendant, ni après le travail ; il souhaitait avoir accès à l'ensemble du travail, tant sur le plan de la conception que sur celui de l'interprétation ; il souhaitait aussi que je l'entretienne, quelques fois au cours du processus, de mes appréciations de l'œuvre ; finalement, Philippe tenait à témoigner de son expérience sur le blogue du journal *Voir* – de façon entièrement indépendante – et, bien sûr, il s'abstiendrait de rédiger la critique officielle du spectacle.

J'ai accepté l'ensemble de ces volontés. Vouloir les amender aurait été malhonnête.

D'autre part, mes intentions. Les unes, officielles : ouvrir toutes grandes les portes de la salle de répétition et faire acte d'humilité, tenter de réconcilier la pratique théâtrale et la critique, puis offrir, par orgueil, une vitrine peu commune à un projet indépendant. L'autre, officieuse : remporter un pari, celui de tirer Philippe de son silence, de le gagner, un tant soit peu, non pas à la beauté de *Caligula (remix)*, mais bien à la beauté inhérente à l'art théâtral, à cette puissante sensation d'espoir et de fraternité qui accompagne une troupe pendant les répétitions jusqu'au jour de la première.



Caligula (remix), adapté et mis en scène par Marc Beaupré (Abé carré cé carré/Pétrus, 2010).

Sur la photo : Ève Landry, Alexis Lefebvre, Guillaume Tellier, Emmanuel Schwartz, Michel Mongeau. © Benoît Beaupré.

Avant d'aller plus loin, un fait : *Caligula (remix)* a bénéficié d'un succès populaire et d'estime. Aussi, il m'apparaît essentiel de signifier ceci : j'estime que la création de *Caligula (remix)* appartient davantage à l'échec qu'à la réussite. C'est sur cet aveu que s'ordonne le témoignage qui suit. Aussi dois-je me permettre ce deuxième aveu : je n'ai d'autre intérêt dans la rédaction de ceci qu'à travers cette notion d'échec.

Note au lecteur : le témoignage qui suit ne se cachera donc pas d'honorer la présence de Philippe en salle de répétition, puisque j'estime qu'elle fut l'un des facteurs qui ont tiré cette œuvre vers le haut, puisque, joie, j'estime avoir largement gagné mon pari. Aussi, je prie celui qui y verrait un quelconque conflit d'intérêt de s'abstenir de lire puisque rien ne s'opposera à cette opinion.

Un seul véritable problème est occasionné par la présence d'un critique en salle de répétition : l'indépendance. Il se décline abondamment.

Ma liberté s'est trouvée brusquement tronquée par la présence de Philippe au moment de faire des erreurs. Sans que l'on s'étende sur la nature de chacune d'entre elles, je sais que mon réflexe fut d'en prendre chaque fois l'entière responsabilité. La plupart du temps, c'était le cas.



Répétition de *Caligula (remix)*, adapté et mis en scène par Marc Beaupré (Abé carré cé carré/Pétrus, 2010). © Benoît Beaupré.

Pourtant, même en cas d'exception, le réflexe fut le même (un artiste éprouvait-il quelque difficulté dont je l'estimais seul responsable, j'en prenais le blâme). Et c'est ici que la fatigue trouve l'un de ses plus grands motifs, c'est ici que l'hésitation apparaît. Mais qu'importe l'épuisement si j'ai agi comme j'estime qu'un metteur en scène doit le faire ? Je dois reconnaître que, n'eût été la présence de Philippe, et donc de tout un tas de lecteurs inconnus, je n'aurais eu cette force de caractère. Je n'ai pas été aussi libre que je l'aurais voulu, mais, à ce prix, j'ai été le chef que je voulais être.

La liberté de chacun des interprètes de *Caligula (remix)*, comme celle des concepteurs, a été soumise au même problème. Quelque part en leur âme, ils ont tous fait un choix : assumer ou pas leur part de responsabilité face aux problèmes. (J'avais été très clair quant aux risques, et ce dès le départ : « Je n'irai en aucun cas blâmer Philippe s'il devait malmenager un seul d'entre vous sur sa tribune. »). Et je n'ai aucune volonté, ni de toute façon aucun moyen de savoir quel fut ce choix. Je peux seulement affirmer qu'en quelques occasions la mauvaise foi a été notre lot. J'espère seulement que l'opinion publique n'a rien à y voir. Dans tous les cas, j'avais déjà choisi – je m'efforcerais d'en prendre l'entière responsabilité. (D'ailleurs, plus j'y pense, plus je me persuade que j'ai quelque autre blâme à recevoir : d'instinct, j'aurai probablement reconnu que Philippe fermerait les yeux sur les tensions communautaires si d'avance il voyait en moi ce que j'appelle le bon prince. Ma grandeur d'âme nous assurerait l'immunité. En ce cas, oui, j'ai été malin.)

Dans la situation inverse, c'est le narcissisme qui guette. En effet, si Philippe pouvait témoigner des écueils entourant la création, il pouvait aussi rendre compte du génie dont chacun rêve, et le public pourrait communier à cette appréciation. Aussi ma façon d'être, mes mots, mes nuances ont été constamment motivés par le désir secret de voir Philippe les rapporter, tels quels ou majorés, dans les journaux. C'est, sur une plus grande échelle, le dilemme auquel l'artiste est livré quand il passe en entrevue. Le désir secret d'élever une image idéale de soi-même, par soi-même, est similaire. Il en fut probablement ainsi pour les interprètes, mais sur ce point j'ai été clair déjà – si des débordements sont survenus, j'ai tâché candidement de m'en porter responsable.

Le problème de l'indépendance, il se pose aussi, et peut-être de façon plus éclatante encore, pour le critique. Au moment d'amorcer la création, c'est, très concrètement, d'un homme seul qui entre en paria dans un cercle d'initiés qu'il s'agit. Sa fonction de journaliste ne peut malheureusement éviter la proche appartenance à l'inspection, puisque selon son jugement l'œuvre et les artistes pourront être condamnés ou graciés – d'où le narcissisme, d'où la lâcheté –, et cette proche qualité d'inspecteur ne manquera pas de le rendre hostile. Philippe, lui, aura voulu, pour soi-même, mais c'est tout à son honneur, que l'on ne fasse cas de sa présence. Essayez après cela d'imaginer l'équilibre que son âme a trouvé, pendant trois mois, pour rester intègre, écartelée entre le désir grégaire de partager ce qu'elle trouvait noble – si ce n'est l'œuvre elle-même, à tout le moins l'art – et l'isolement où le confinait sa crédibilité. Dans l'obscurité d'une salle de spectacle ou entre les lignes d'un article, cet équilibre est peut-être simple, mais, entre les mégots et les rires quotidiens, c'est autre chose. Voilà. Je n'irai pas plus loin. Pour davantage de finesse, la lecture du journal qu'a tenu Philippe est conseillée. Je n'ai rien lu. Par souci d'indépendance.

Ici s'arrête la ribambelle des déclarations d'intentions et la tentative ingrate d'être didactique.

Je crois que pour mieux vous rendre mon appréciation de l'expérience, un courriel envoyé à une amie dubitative, appelons-la J, et datant des premières semaines de répétition, est souhaitable :

Philippe Couture va me suivre pendant les deux prochains mois à chacune de mes séances, soit 100 heures. Il est celui qui aura probablement passé le plus de temps en salle de répétition. Il a pensé à prendre l'avion avec moi la semaine prochaine pour aller répéter à Paris (avec Emmanuel Schwartz, l'interprète de Caligula) mais s'est finalement abstenu pour des raisons financières. Pour assister aux répétitions, il a abandonné un cours à l'université. Depuis la semaine passée, il entre, s'assoit près de nous, ouvre son calepin et prend des notes, sourit parfois. La première fois qu'on s'est rencontrés, il m'a dit : « Je n'interviendrai jamais », mais à deux ou trois reprises depuis, en pleine répétition, il n'a pas pu s'empêcher d'intervenir pour faire un petit commentaire, avec un enthousiasme manifeste. Ça, ça me donne le goût de pleurer, J.

Je t'expliquerai.

Nous avons chacun une condition par rapport à ce curieux témoignage : que Philippe écrive ce qu'il veut.

Je ne crois pas qu'il va le faire. Je crois qu'il est beaucoup trop humain pour ça.

Tu vois, contrairement au *Silence de la mer*, je pense que je suis sur une belle piste ascendante vers l'échec. J'ai fait des erreurs de choix dramaturgiques, de conception, et puis je jongle avec des conventions qui imposent des caractères que je ne maîtrise pas. C'est très dur : j'ai répété douze heures jusqu'à présent, et je ne vois pas comment je vais m'en tirer.

Philippe voit tout ça, Philippe assiste à tout ça.

Je ne lirai pas ce qu'il écrit. J'ai demandé aux comédiens, s'ils le font, de ne pas traîner quoi que ce soit en salle de répétition. Mais je crois que c'est inutile. Il ne dira rien de méchant, même s'il le pourrait. Il est simplement curieux, je pense. D'attraper son sourire entre deux notes depuis deux semaines ou de le voir affiner mes propres commentaires pour les interprètes, ça m'a donné le goût de pleurer, ça m'a donné le goût de pleurer parce que, malgré la nette impression que je vais vivre un échec, y'a un gars qui n'a pas de lien affectif direct avec le *show* qui est là et qui écoute tout ce que je dis, qui, même si peut-être il ne croit pas au projet, croit à l'art... croit à l'art alors que moi-même j'en doute tabarnak.

J, c'est un critique de théâtre qui me donne le goût de continuer tabarnak ! pas parce qu'il est critique mais parce qu'il a le goût de passer 100 heures et d'abandonner un cours de maîtrise pour voir de quoi ça a l'air, une salle de répétition.

Je vais lui exposer toute ma fragilité, J. J'ai même hâte de le faire. Oui, c'est dangereux, oui c'est délicat, mais je vais le faire, parce que je pense que même s'il parvient à rester silencieux, même seul avec moi autour d'un café – ce qui serait assez étonnant –, il va devenir mon confident et mon meilleur œil extérieur, il va devenir mon ami. Je le sais. C'est ce que ma fragilité va provoquer, c'est ça que l'art et le sentiment de vertige et d'échec provoquent : la fraternité. Et peut-être que, même si *Caligula (remix)* n'est pas un bon *show*, j'aurai au moins réussi quelque chose : me réconcilier un peu, de façon infime, avec « la critique ».

Voilà pour ma putasserie.



Répétition de *Caligula (remix)*, adapté et mis en scène par Marc Beaupré (Abé carré cé carré/Pétrus, 2010). © Benoît Beaupré.

L'expérience semble être une réussite de chacun des côtés. Les conditions ont été respectées. Toutes, sauf une à mon avis : le silence du critique en salle de répétition (encore Philippe pourrait-il en débattre, et avec raison). Pourtant, je doute un peu d'avoir gagné mon pari. Je pense que, déjà au moment d'entendre Philippe me signifier ses conditions, j'ai su que sa curiosité déborderait les limites qu'il s'était imposées. Je crois que j'ai seulement été curieux de voir comment.

Un dialogue discret s'est imposé entre Philippe et moi. Je crois. Ce qui me ramène à ce souci d'indépendance mentionné plus haut. Je pense que ni lui ni moi ne pourrions être blâmés pour notre conduite à cet égard, ne serait-ce vu la qualité, ou même l'importance de ce dialogue. Le dilemme, et peut-être le débat, se transporte dès lors dans la nature du papier que Philippe pourrait écrire à propos de mon prochain spectacle. Aussi ridicule que cela puisse paraître, je souhaite intimement, et pour le compte des incrédules, pouvoir y mesurer l'indépendance de Philippe dans la sévérité. Malheureusement, bien plus que la louange, elle sera garante de son intégrité. C'est notre lot. C'est surtout le sien. Mais vous savez, pour ma part, son amour de l'art théâtral m'a depuis longtemps rassuré sur l'authenticité de son jugement. ■